

**JEAN DIVASSA NYAMA**

# **OPUMBI**



**Romanz**





L'inceste est un crime. Il devient atroce lorsque le père manipule son enfant et substitue à son amour filial un lien charnel. Dans ce roman, la mère qui aime tendrement sa fille ne laissera pas son mari en faire impunément sa rivale. Là où la justice moderne agit sans discernement, la tradition africaine va tenter d'apporter une solution sous la forme

d'une cérémonie, **Opumbi**, qui est le rite de séparation des incestueux dans les vastes régions voisines de l'embouchure du Congo.

Si la capacité à se renouveler est l'apanage des grands écrivains, **Jean Divassa Nyama** en fait partie. Ses romans précédents restaient discrets au plan sexuel. Dans *Opumbi*, aucun sujet, aussi intime soit-il, n'est tabou pour celui qui a l'art d'*habiller les mots*.

Enfin, les trois personnages essentiels, le père incestueux, sa conscience et le démon pervers qui l'habite, font de cette fiction un roman qui fera date.

Michel Cadence

**Jean Divassa Nyama**, né dans le sud du Gabon, vit actuellement à Libreville. Il est l'auteur d'une trilogie intitulée *La calebasse*, constituée de trois romans : *Le voyage d'Oncle Mâ*, *La vocation de Dignité*, *Le bruit de l'héritage*, pour lesquels il est lauréat du Grand prix littéraire de l'Afrique noire et qui ont été traduits et publiés en arabe par la *General Egyptian Book Organization*.



ISBN : 9782911464546

Illustration de couverture :  
Bronze à la cire perdue (Burkina).  
Collection particulière Sotigui Kouyaté.

## Opumbi : la force de dire non

L'écrivain gabonais **Jean Divassa Nyama** signe son quatrième roman intitulé *Opumbi*. Ce terme punu<sup>1</sup> désigne un rituel pratiqué lors de la découverte d'un inceste. Le rite a deux objectifs, d'une part séparer le père de sa fille; d'autre part, réaliser une ordalie permettant de savoir si les ancêtres acceptent l'enfant né de cette liaison, ou le refusent, auquel cas le nourrisson ne sera pas viable. L'originalité de ce roman réside dans le choix que fait l'auteur ne pas traiter un viol, mais d'emprunter le sentier périlleux d'une histoire d'amour entre un père, Dundabe, et sa fille, Mitsundu. L'homme va découvrir son désir pervers lorsqu'en grandissant, sa fille ressemble de plus en plus à son épouse, telle qu'elle était quand ils se sont connus. Profitant de l'affection profonde que lui porte sa fille, il la séduit par des cadeaux, des attentions auxquelles elle est sensible. Il fait de sa victime sa complice.

### L'incroyable richesse de la tradition africaine

En petites communautés, n'en déplaisent aux naturalistes disciples de Jean Jacques Rousseau, on retrouve toutes les perversions des sociétés les plus évoluées, certaines anodines comme le bavardage qui sème la zizanie mais aussi la pédophilie, l'inceste, le sadisme... Il faut gérer tous les vices, si on ne veut pas que le groupe explose. Au fil des siècles, la tradition a tissé une toile qui régit chaque situation. Contrairement aux sociétés modernes qui réagissent par la violence (l'emprisonnement, quand ce n'est pas la mort), la tradition va d'abord rechercher le compromis. Ce n'est qu'en cas d'échec du rite qu'une issue radicale (en général le bannissement) sera préconisée. Dans son roman, Jean Divassa met en évidence cette recherche de la solution qui protège le clan contre le pervers, sans détruire sa cohésion. Une leçon à méditer.

### La force de la tradition s'arrête là où commence la tricherie

Dundabe, le personnage principal du roman, est un homme moderne, cultivé, aisé, d'un excellent niveau intellectuel. Il s'interroge sur l'efficacité du rituel : "*Il doute que le simple fait de manger de ce mets effacera l'amour qu'il voue à Mitsundu*". Dès lors qu'il ne voit dans Opumbi qu'un folklore, le rite perd son efficacité. Grande est pour lui la tentation de tricher lors de l'ordalie. Par contre, pour sa fille qui est vivement impressionnée par la cérémonie, la réussite peut être complète. Jean Divassa pose en filigrane la question : Peut-on vivre la modernité et rester animiste ?

### Un style littéraire unique

Le style original de Jean Divassa s'affirme un peu plus à chaque nouveau roman. La lecture d'*Opumbi* donne l'impression qu'il a atteint une maturité d'écriture telle qu'on peut le reconnaître sur une simple phrase. Et en premier lieu, dans cette manière inimitable qu'il a d'*habiller les mots*. Avec ce thème scabreux, son art tient de la haute couture! Comment décrire des sujets aussi tabous qu'un acte sexuel ignoble sans choquer? Qu'on en juge dans ce passage où Mitsundu fait part à sa grand-mère de l'apparition de ses premières règles:

---

<sup>1</sup> Punu : ethnie du sud du Gabon et de l'ouest du Congo, dans la zone de Pointe Noire.

« Alors, comme ça, tu as vu les plumes rouges du perroquet au pied de ton arbre ? C'est une bonne chose ! Très très bonne ! Tu sais, les perroquets fréquentent un palmier seulement quand les régimes sont mûrs.

— J'ai peur, Grand-mère.

— Mais de quoi ?

— Est-ce que les noix de palme ne vont pas tomber de mon arbre ?

— Mais non ! Tu es à terre. C'est une grâce divine d'être à terre. »

## La nouvelle littérature africaine s'affirme comme un genre majeur

Ce texte, s'il s'écarte des précédents romans de Jean Divassa par le thème, comme par les personnages (des citadins modernes), conserve les qualités qui font de son auteur un des promoteurs de la NLA.

*L'enracinement* par les références aux traditions précoloniales est évident. La *désegmentation* est de mise : poèmes et contes s'imbriquent dans le texte, tel le personnage de Danguène (le caméléon) dont le port de la veste permet de changer d'aspect. Le surnaturel est omniprésent, et Dundabe dialogue en permanences avec Dieu, non sans naïveté, quand il croit pouvoir le convaincre de l'absoudre de son crime.

Mais ce qui frappe, c'est l'émancipation portée à son maximum par l'introduction dans le texte de termes en langues vernaculaires qui n'ont pas leur équivalent en français. Par exemple dans ce passage : *"un vieil homme a traversé la rivière en passant par dilalu"*; En fait dilalu est un tronc d'arbre abattu par le vent qui enjambe une rivière. Le phénomène rarissime en France n'a pas de nom, alors que très courant en forêt équatoriale, il a un signifiant. Autre exemple : *"Ce qui est brûlé est brûlé, laissez-moi plutôt m'occuper d'ufube"* dit la mère. Ufube est ce qui est indemne après le passage d'un incendie. Il n'est pas surprenant de le trouver dans une zone où la technique du brûlis se pratique depuis des millénaires. Enrichir la langue française de termes manquants, c'est bien un acte émancipateur. Est-ce une coïncidence si la parution de ce texte se fait justement l'année où on célèbre le cinquantenaire des indépendances?

## Et la morale?

Rassurons le lecteur, ce roman ne fait pas l'apologie de l'inceste. Bien au contraire, il souligne le caractère criminel de l'acte, en témoigne ce dialogue :

« Tu ne peux pas me condamner. Caïn<sup>2</sup> a fait pire que moi. Il a tué sa fille. Arroser le pied de l'arbre de Mitsundu n'est pas si criminel. D'ailleurs, elle a accepté.

— Elle n'a rien accepté ! Elle a subi. On ne peut accepter une chose qu'on ignore. Ton crime est pire qu'un meurtre : tu as abusé d'une enfant. »

Enfin, je ne résiste pas au plaisir de vous faire découvrir une partie de la nuit de noces de Mitsundu, qui, grâce à Opumbi, a pu se reconstruire psychologiquement:

*"Sulyvan prend le temps de la dévorer des yeux avant de monter dans sa pirogue pour descendre le Nil et découvrir à deux les merveilles des palais pharaoniques. Quand la rame de son époux s'enfonce dans les profondeurs du fleuve, les yeux clos, Mitsundu rêve. Le rythme de la pagaie, lent au départ, s'accélère au fil des minutes et Mitsundu sent couler en elle les larmes de la sensualité. Elle découvre avec Sulyvan des sensations voluptueuses qu'elle n'a jamais éprouvées (...)"*.

Gageons que Jean Divassa Nyama, Grand prix littéraire d'Afrique noire, qui est le seul écrivain d'Afrique noire dont l'œuvre a été intégralement traduite en arabe, n'a pas fini de nous surprendre, même si **Opumbi** peut-être considéré comme son chef-d'œuvre actuel.

---

<sup>2</sup> Caïn est un personnage du roman qui a tué sa fille après le départ de sa femme.